



Christian Salmon

Trump, Bolsonaro, Johnson... La démocratie à l'heure des « bouffons »

L'AUTEUR

Essayiste, Christian Salmon est l'auteur de *Storytelling* (2007), analyse d'une scène politique qui a substitué l'art de la mise en scène à l'art de gouverner, mais aussi de *L'Ère du clash* (en 2019), dans lequel il disséquait la décomposition de la scène démocratique via, notamment, la brutalisation des échanges. Dans *La Tyrannie des bouffons*, publié ces jours-ci, l'auteur explique comment les nouveaux leaders ne tiennent plus leur légitimité que du discrédit des autorités classiques.

LE CONTEXTE

L'émergence de figures politiques grotesques aux États-Unis, au Brésil, au Royaume-Uni ou en Italie laisse sans voix. Comment comprendre l'apparition de « bouffons » versant dans l'invective permanente, capables de mensonges éhontés, voire d'un complet déni face au Covid ? De quoi sont-ils le nom ? Comment expliquer rationnellement l'émergence de figures aussi irrationnelles ?



**Les Liens
qui libèrent,
224 p., 16 €.**

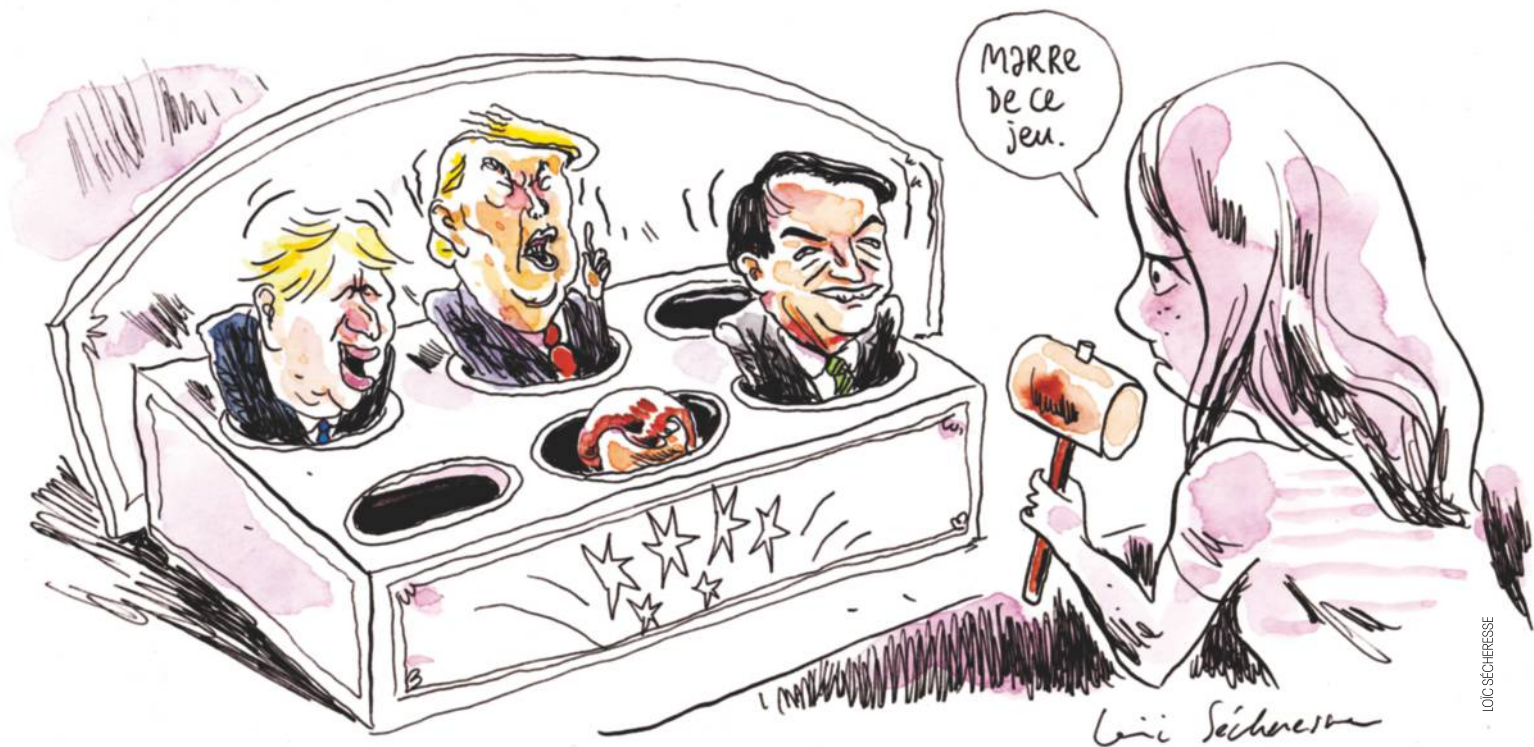
Vous dénoncez dans votre dernier essai la prise du pouvoir par les « bouffons ». Qui sont-ils ? D'où tirent-ils leur légitimité ?

Ces personnages incarnent une nouvelle forme de pouvoir, un pouvoir qui assure son emprise par l'irrationalité, la transgression. Ils assoient leur légitimité de manière paradoxale : non pas sur le crédit qu'ils inspirent... mais sur le discrédit de la parole publique. Ils prospèrent sur la délégitimation des discours « autorisés », des hommes politiques, des médias, etc. Qui sont-ils ? On pense évidemment à Donald Trump aux États-Unis, mais aussi à Beppe Grillo ou Matteo Salvini en Italie, à Jair Bolsonaro au Brésil, à Boris Johnson en Grande-Bretagne... Leur point commun : capter et orchestrer le ressentiment des foules en réveillant, notamment, leurs vieux démons sexistes ou racistes. Comment ? En gesticulant, en abusant des *fake news*, en multipliant les provocations.

Le fait qu'on s'offusque de leurs outrances vous semble contre-productif. Pourquoi ?

Ne leur opposer que notre indignation morale atteste de notre aveuglement. Loin d'être découragés par les outrances verbales de ces leaders, leurs partisans y reconnaissent au contraire leur propre colère ! On peut critiquer moralement ces hommes politiques, mais cela reste sans incidence. Les critiquer nous fait automatiquement tomber dans le camp de l'*establishment*. Pour leurs soutiens, on participe de « l'illusion » démocratique. Aucun *fact checking* n'a, de toute façon, prise sur eux.

Face à leurs outrances, l'attitude souvent adoptée est celle de la sidération : comment est-il possible qu'ils restent au pouvoir en disant des choses si absurdes ? Il nous faut nous poser la question inverse : comment cette mécanique grotesque fonctionne-t-elle ? En quoi est-elle l'expression d'un pouvoir qui échappe à tout contrôle, à toute rationalité, et qui est par conséquent arbitraire ?



Selon vous, on n'attend plus de ces « bouffons » qu'ils disent le vrai mais, simplement, qu'ils soient sincères...

Cela n'a rien à voir, en effet. Ce qui est très pernicieux lorsque l'homme politique joue la carte de la sincérité, c'est qu'il peut tout dire : la sincérité ne souffre aucun interdit. Lors de la présidentielle brésilienne, Jair Bolsonaro a enchaîné des propos édifiants. En face, ses partisans répliquaient : « *On l'aime parce qu'il dit ce qu'il pense.* »

Pourquoi ces leaders court-circuitent-ils les médias classiques au profit des réseaux sociaux ?

Parce que se confronter aux médias traditionnels, c'est se confronter à la critique. À l'inverse, dans les limbes numériques, le vrai et le faux sont indifférenciés, on peut y tenir des propos ne reposant sur aucun discours rationnel. Des communautés croyant en une réalité alternative se créent en permanence sur Facebook. Les algorithmes se chargent ensuite de répliquer le tout et les internautes s'enferment, in fine, dans une boucle cognitive coupée du réel.

Comment en est-on arrivé là ?

On paie, selon moi, le décrochage entre les récits officiels et l'expérience réelle des individus. À cet égard, la crise de 2008 a été un moment clé. On a donné une explication technocratique rassurante sur la financiarisation de l'économie, mais déconnectée de ce que la population, elle, vivait : chômage de masse, endettement des foyers. De crise en crise, la confiance dans le discours politique s'est affaiblie en même temps que s'estompait le partage du vrai et du faux. Ce décrochage a entraîné l'effondrement des médiations politiques (médias, partis, assemblées). Cette spirale a trouvé dans les réseaux sociaux sa chambre d'écho, un lieu où l'on va pouvoir tenir tout type de discours, y compris le plus grotesque. C'est une dynamique terriblement perverse.

Comment renouer avec un discours rationnel ?

C'est la vraie question. L'enjeu n'est plus de savoir qui, de la gauche ou de la droite, l'emportera aux prochains scrutins mais de savoir si l'on peut renouer avec la délibération collective, c'est-à-dire avec des points de vue qui, certes, s'affrontent, mais se réclament tous de la rationalité. Or, aujourd'hui, la spirale du discrédit semble avoir tout torpillé, tout pulvérisé...

Le constat est rude, mais je ne désespère pas. Regardez comment Salvini a perdu la bataille du récit face à Carola Rackete, cette jeune femme ayant accosté à Lampedusa malgré l'interdiction des autorités... Regardez cette vidéo, devenue virale, de l'élue américaine Alexandria Ocasio-Cortez interrogeant le patron de Facebook qui reste sans voix face aux questions qui lui sont adressées. Certains actes, certains discours peuvent faire s'écrouler ce monde envoûté... L'urgence climatique, la fatigue des réseaux sociaux, la crise épidémique, tout cela peut déboucher sur autre chose. Peut-être serons-nous capables de recréer un espace de délibération local – et mondial – en nous éloignant des réseaux sociaux et en réintégrant des communautés authentiquement démocratiques.

Avec l'épidémie de Covid, les « bouffons » dont vous parlez ne sont-ils pas, de fait, rattrapés par le réel ?

Le Covid a imposé un autre récit au monde, c'est vrai. Voir Trump, Johnson ou Bolsonaro rattrapés par le virus n'était pas sans ironie. Après, ne nous leurrions pas : leurs partisans peuvent aussi voir leur champion comme ayant été capables de terrasser le virus... Le Covid aura-t-il raison d'eux ? La question reste donc ouverte. Le 3 novembre prochain (*date de l'élection américaine, NDLR*) constituera une première réponse... 🗳

Recueilli par Marie Boëton